

POÈMES DU SOIR.

II.

Ce soir a la douceur des corolles décloes.
 En l'orbe élyséen des mystiques pâleurs,
 La lune fait tomber la clarté de ses pleurs
 Sur le sol ténébreux aux reflets d'argyroses.

Il s'effeuille, croit-on, des pétales de roses,
 Car l'air a le parfum des bibliques couleurs,
 Et l'on sent s'exhaler l'âme tendre des fleurs
 En le silence mollet et tremblant des névroses . . .

Ce soir a la beauté d'un beau rêve qui meurt,
 Et dans les vieux jardins où bleuissent les songes,
 Parmi la fièvre chaude et l'ivresse de l'heure,

L'ombre mauve du ciel que la lune prolonge
 Se mêle aux vapeurs d'or de la terre qui fuit . . .
 Et c'est la paix bouddhique en le temple des Nuits . . .

II.

Ce soir a la pâleur d'une vierge de cire.
 Sous la froide clarté de la lune aux yeux morts,
 Parmi l'effeuillement de la brise qui dort,
 L'air est tiède et si doux qu'on voudrait se mourir.

Produits mystérieux d'une étrange alchimie,
 Il traîne au ras du sol, dans le blême décor,
 Des parfums émouvants que la main du Soir tord,
 Et qui fleurent si bon ce pendant qu'ils s'émient. . . .

Le silence a l'ampleur des silences d'église
 Où, cloués sur des croix, de vieux Christs agonisent . . .
 On entend vaciller l'ombre toute des Nuits

Qui frémit à cette heure où se tissent les rêves,
 Et dans les mols accès des vespérales fièvres,
 On voit glisser — tout blancs — des fantômes qui fuient . . .